

Qui suis-je ? Tous ceux qui ont un peu d'instruction se posent la question sans que nul n'y puisse répondre. J'ai suivi un jour un ami chez un autre, lequel habitait sur l'avenue Xichang'an, à Pékin. La demeure était spacieuse, les hôtes distingués, l'ameublement splendide. Alors que j'entrais dans une pièce bondée, mon ami me présenta.

Il dit : « Voilà l'écrivain Untel, il a écrit tel roman. »

Les convives me regardèrent du coin de l'œil, ignorant tout de ce livre.

La gêne s'installait, mon ami poursuivit : « C'est un militaire, un commandant. »

Tous regardèrent mes habits civils, sourirent, hochèrent la tête, vinrent me serrer la main, et je pris place parmi eux.

La soirée se déroula, sinistre.

Peu de temps après, je me rendis dans ma région natale, au bourg de Tianhu, dans le district de Song, à l'ouest du Henan. C'est une région pauvre ; le district est depuis des années le plus pauvre de toute la province. Je voyageai depuis Luoyang deux heures durant dans un train cahotant pour arriver à midi. La voiture s'arrêta tout doucement tandis qu'une foule de paysans s'approchaient pour vendre des œufs durs et de petits sacs de limonade aux conditions d'hygiène douteuses. Il y avait encore des graines de tournesol grillées, des graines de pastèques, ce genre de choses. De ceux qui s'étaient approchés de la

fenêtre, on ne voyait que les mains levées avec les produits qu'ils cherchaient à vendre; quant à ceux qui se tenaient à la porte, on aurait dit qu'ils brûlaient d'envie de fourrer leur marchandise dans les poches des voyageurs sans même percevoir un sou. Je descendis du train et traversai la foule, les villageois m'enfoncèrent quelque chose dans la poche, me reconnurent soudain : « Ah ! C'est donc toi, Lianke ! Tiens, prends un œuf, nous l'avons fait cuire nous-mêmes. » Une petite fille me mit un sac de limonade dans la main avant de s'enfuir au loin, sans avoir dit mot. En regardant sa silhouette de dos, je me souvins de son frère aîné qui avait été mon camarade de classe. Il y avait encore ceux qui proposaient des cannes à sucre, de la soupe de bœuf, des pommes ou des poires; tous étaient du village, tous m'entraînaient par la main pour m'emmenner manger quelque chose, même du jujube rouge à un coin de rue. Un voisin qui rentrait du travail s'approcha de moi et dit : « Tu es revenu, viens donc déjeuner avec nous » et il prit mes bagages pour les porter sur sa houe.

Mes oncles se trouvaient dans la rue, ils prêtaient main-forte à la construction d'un bâtiment; en me voyant arriver, ils m'appelèrent du haut de l'échafaudage, me dirent qu'il n'y avait personne à la maison, que, la mère étant partie au champ, la porte était fermée à clef, il fallait d'abord que j'aille chez l'un d'eux où la tante me donnerait à boire. Je bavardai un moment et continuai d'avancer; neveux et nièces arrivèrent en courant, me prirent par la main et me réclamèrent des bonbons; puis ils me dirent que leur grand-mère, c'est-à-dire ma mère, binait au bord du fleuve, sachant que je devais arriver aujourd'hui et craignant que je ne fusse là trop tôt, elle avait emprunté un vélo pour rentrer plus vite.

J'ai su, alors, qui j'étais.

## J'IGNORAIS TOUT DU THÉ

Pour les gens du Nord, boire du thé est un luxe. Comment en effet pourrait-on sur la pauvre terre du Nord cultiver le thé ? Dans le village de mon enfance, les familles qui possédaient des feuilles de thé étaient à coup sûr aisées et l'un de leurs membres travaillait en ville. Le thé était le symbole d'une certaine catégorie sociale. Pourtant, ces familles-là n'en buvaient guère. Et si elles en avaient, c'était pour avoir entendu dire qu'il pouvait être utilisé comme remède pour faciliter la digestion.

On peut imaginer à quel point, au Nord, dans les petits villages, le thé était respecté.

J'étais soldat lorsque j'en ai bu pour la première fois. C'était amer, âpre, je ne lui trouvai rien de savoureux ou de désaltérant, mais mon instructeur politique l'avait spécialement préparé pour moi, afin que je puisse bien travailler pour le parti, que j'en devienne un membre véritable, possédant une juste vision de l'existence, que je travaille d'arrache-pied à la réalisation du communisme. C'est uniquement pour cela qu'il avait mis une pincée de feuilles à infuser dans une tasse en verre. Et c'est pour cela que j'ai profondément mesuré l'importance du thé, ce qu'il représentait pour moi, à l'instar du ginseng pour un malade.

Par la suite, devenu cadre, je me souviens qu'au bureau de la propagande il y avait toujours du thé et que la première chose que faisaient en arrivant le chef du bureau

et mes collègues était de s'en préparer une tasse. Ils la posaient de façon très solennelle, à côté de leur casquette militaire, sur un coin de table.

Le thé de l'Etat, l'eau bouillie de l'Etat, mes collègues en buvaient, ne pas le faire, j'en étais conscient, eût été de ma part un affront, en tant que cadre du parti c'eût été, volontairement, me différencier des autres; je bus lentement. De plus, à cette époque-là, je travaillais le jour et m'exerçais le soir à écrire un roman. J'avais entendu dire que le thé fort chassait le sommeil et je l'essayai dans ce but. Et c'est ainsi que je devins peu à peu un adepte du thé et que, désormais, en manquer équivaut pour moi à manger du riz sans pouvoir l'accompagner d'un bol de soupe.

Cependant, je ne suis guère sensible à la qualité des différents thés.

Depuis vingt ans que j'en bois, le plus souvent je ne peux distinguer le thé vert du thé rouge qu'après l'avoir fait infuser, pareil au marcheur qui ne parvient jamais à savoir quel type de semelles, souples ou dures, lui conviendrait le mieux. Les semelles souples sont confortables mais s'usent vite, les dures sont solides quoique moins confortables. Bien sûr, on trouve aujourd'hui des semelles à la fois souples et solides, mais pour ce qui est du thé, rares sont ceux qui en feraient infuser pour moitié du rouge et moitié du vert, et s'il existe des gens pour le faire, ce sont sans aucun doute des ignorants du Nord tels que moi.

Le terme d'«ignorant» est parfaitement mérité en ce qui me concerne, je l'affirme tout aussi objectivement que lorsque je dis que je n'ai pas écrit un seul bon roman jusqu'ici. J'ai bu du thé Biluochun et en ai oublié la saveur, du Longjing sans parvenir à m'en rappeler le goût. En somme, je suis incapable de faire la différence entre les

deux, ni même de les distinguer des thés plus courants. Un jour, un général a ouvert le coffre-fort dans lequel on range les documents secrets pour en sortir du thé. Il m'en prépara une tasse et me dit : «Xiao Lian, goûte donc un peu ça.» Il m'en versa une première tasse dont il jeta l'eau comme il se doit, puis une deuxième et me demanda : «Est-ce que c'est bon?» Je répondis en claquant des lèvres : «Très bon.» Puis je tirai de ma tasse une feuille de thé que je me mis à mâchouiller longuement, un peu comme quelqu'un à qui l'on vient de poser une dent en or qu'il ne cesse de lécher.

A cause de ce geste un peu servile, le général me dit que j'étais un connaisseur. Mais lorsque je sortis de son bureau et que mes collègues me demandèrent quel thé je venais de boire, je répondis que je n'en savais rien. Ils ajoutèrent : «Était-ce bon?» et je conclus que j'étais incapable d'en juger.

Une autre fois, un ami journaliste m'offrit du thé juste avant les fêtes du nouvel an, en m'assurant qu'il s'agissait d'un thé très précieux de Taiwan, 840 yuans les 250 grammes. Lorsque j'ouvris le pot, je pâlis : il y avait une couche de duvet, c'était vraiment un thé qui ne ressemblait à aucun autre ! Après qu'il fut parti, je songeai aussitôt à le vendre, même à moitié prix, pour envoyer l'argent à mes sœurs et ma mère. Dès qu'un ami venait à la maison, je lui en proposais, mais si tous reconnurent qu'il s'agissait d'un thé délicieux, ils voulaient bien le déguster mais pas l'acheter. Il ne me restait plus qu'à le boire ; je découvris alors une saveur très particulière, dont chaque gorgée me donnait l'impression d'un nectar doré ou argenté.

J'ai bu du thé Gongfu, et j'ai trouvé qu'il n'en valait pas la peine ; j'ai bu toutes sortes de Maojian et ils se

ressemblaient tous ; j'ai bu du thé moisi et c'était quand même meilleur que de l'eau bouillie. Ceux qui ont découvert que le thé vert convient à la lecture de la poésie, le thé rouge à celle des romans, le Bileichun à la délicatesse des vers de Du Mu, le Baihao ou le Zisun à la lecture des anciens, je pense que ceux-là ont vraiment compris la vie et savent en extraire l'essence poétique, tandis que les grossiers, les ignorants comme moi vivent tout simplement en vain. Mais tout ignorant que je suis, je bois quand même du thé chaque jour, chaque jour ignorant tout de sa saveur. Ceux qui, pareils à moi, incapables de discerner le goût d'un excellent thé, préfèrent boire du thé ordinaire ou du thé moisi plutôt que pas de thé du tout, sont vraiment des cochons auxquels on donne du lard.

Demain, je retourne dans ma contrée natale et j'emporterai deux livres de feuilles de thé que ma mère mettra dans le pot prévu à cet effet. Sachant qu'elle a un fils qui travaille au loin, on vient souvent lui demander du thé, quand un enfant a une indigestion ou quand un gars en quête d'épouse doit rencontrer une jeune fille.

Le temps passe irrévocablement, le vaisseau solitaire du passé progresse au fil de l'eau, et les événements de ma jeunesse sont comme un faucon au maître disparu qui se dresse à la proue du navire. Si je cherche à me remémorer mon histoire, c'est toujours un vélo bleu qui, frappant mon regard, avance d'abord vers moi. Fort usé, j'ignore combien d'existences il posséda avant que je ne devinsse son jeune maître, car alors ses pneus étaient déjà tout à fait lisses et le métal de sa sonnette terni, couvert de taches de rouille tel un vieux manteau de pluie. Les jantes brillaient encore par endroits, mais là où les freins venaient appuyer, on aurait dit que quatre petits anneaux noirs leur avaient enlevé tout éclat, comme si quatre petits fouets menaçaient en permanence les roues et les empêchaient de jamais s'arrêter.

Ce vélo, mon frère me l'avait acheté. Aujourd'hui, il roule encore, charriant mes souvenirs, venant à ma rencontre depuis des régions extrêmement reculées, pareil à un enfant qui, par un jour de pluie, ne retrouve plus ses parents. Lorsque je pense à lui, j'ai envie de tendre la main pour traverser la poussière de mes souvenirs et pouvoir le toucher, le froter, l'apaiser, tout comme je le ferais d'un petit frère égaré enfin retrouvé, d'une petite sœur ou d'un enfant. J'ai envie de l'étreindre.

J'avais seize ans, j'étais lycéen. L'école se trouvait à plus de quatre kilomètres de chez moi, au pied d'une

montagne, près d'un fleuve. Chaque jour, je quittais le village dès les premières lueurs de l'aube, je pressais le pas sur la route sablonneuse pour aller à l'école, à midi je mangeais sur place, et je rentrais enfin chez moi juste avant la tombée de la nuit. C'était une vie très pénible. Etudier en soi ne l'était pas, mais parcourir le chemin matin et soir, partir tôt et rentrer tard, voilà qui était épuisant. Pour faire des économies, je ne déjeunais pas à la cantine ; derrière le mur de l'école, au bord des champs, j'avais fabriqué un fourneau à l'aide de trois briques pour faire cuire mon riz et bouillir ma soupe.

Je n'étais pas le seul à ramasser du bois pour mon fourneau de fortune, certains camarades venaient d'encore plus loin, ils habitaient à plus de cinq voire dix kilomètres de l'école, au plus loin à vingt-cinq kilomètres. Le règlement du lycée interdisait de cuisiner dans l'enceinte de l'établissement, aussi tout le monde s'installait-il alentour. Une nappe de fumées de cuisine s'élevait, matin, midi et soir, les volutes se mêlaient à la rumeur des élèves en train de lire et la rumeur se colorait de gris ou de noir. Cela m'apparaît aujourd'hui comme quelque chose de très poétique, mais à l'époque, toute une génération d'enfants de la campagne menaient ainsi leur vie d'élèves. Sur le chemin de l'école ou au moment des repas, lorsque je voyais passer certains camarades à vélo, que je les voyais venir et repartir, rentrer chez eux déjeuner, je me sentais comme un paysan debout au bord de son champ desséché, qui regarde fixement la pluie tomber plus loin, au-dessus de la montagne. Certes je les enviais, mais j'avais surtout le sentiment d'être abandonné du destin. Comme si posséder un vélo pour aller à l'école équivalait à me faire pénétrer une autre couche du monde ; comme si le vélo était un signe, la marque de celui qui quittait pauvreté et souffrances de la jeunesse.



Le désir que j'avais d'en posséder un me semblait celui de l'oiseau affamé à la recherche de grains, d'une bête sauvage suivant des traces de pattes ou de sabots dans la campagne déserte. Mais je savais aussi le luxe que représentait un vélo pour quatre-vingt-dix pour cent des familles paysannes de l'époque, et en particulier pour la mienne. Chez nous, il y avait deux malades dont l'état nécessitait à longueur d'année des médicaments et pour qui nous pouvions même abattre un jeune arbre pour en vendre le bois, alors songer à acheter un vélo, c'était comme désirer des fruits d'un arbre mort ! Jamais je n'évoquais l'ardent désir qui me tenaillait. Mais je commençai à gagner de l'argent par moi-même et à économiser. J'allais dans la montagne cueillir des plantes médicinales pour les vendre, je ne cessais de demander quelques centimes à mes parents sous prétexte que l'école en avait besoin, j'allais à la cimenterie du district ramasser de vieux sacs de ciment au rebut que je ficelais et transportais jusqu'au centre de stockage des déchets du bourg. En près de trois mois, je parvins à économiser trente-deux yuans que je décidai de dépenser au chef-lieu du district pour l'achat d'un vélo d'occasion, même s'il me fallait acquérir le plus vieux, le plus cassé des vélos. Trente kilomètres me séparaient du chef-lieu, il fallait compter six centimes pour s'y rendre en bus. Pour économiser cette somme, un dimanche, je parvins, à force de compliments et de garanties, à emprunter le vélo d'un camarade. Afin de pouvoir le ramener, j'avais demandé à un autre camarade de m'accompagner, lequel s'était installé sur la selle. Tout en roulant, nous élaborions nos projets d'achat, lorsqu'un tracteur, qui arrivait face à nous, nous heurta de plein fouet.

Je fus blessé aux mains ; la chair ouverte laissait apparaître le blanc de l'os et mon camarade se retrouva avec

une jambe en sang. Le chauffeur descendit pour déverser sur nous un torrent d'injures. Le plus grave était que la roue arrière du vélo était complètement pliée, les rayons ressemblaient à du chaume de blé fauché. Nous transportâmes l'engin jusqu'au bourg pour le faire réparer. Il fallut changer la roue arrière avec sa vingtaine de rayons, ce qui me coûta vingt-huit yuans. Il me restait donc quatre yuans en poche, je ne pouvais plus guère songer à posséder un vélo. Je retournai sagement à l'école, je suivais sagement les cours, marchais sagement tôt le matin et tard le soir sur les chemins. Un semestre s'écoula ainsi, mais un jour, alors que la nuit tombait et que je rentrais chez moi, je découvris dans notre cour un vélo bleu. A la poste du district, un lot de vélos usés avait été vendu au rabais et mon frère m'en avait acheté un pour soixante yuans. Je savais qu'alors mon frère ne gagnait que 21,6 yuans mensuels; il parcourait la région montagneuse pour distribuer le courrier et ne mangeait que deux repas par jour. Mais je fus quand même fou de joie, je n'en dormis pas de la nuit et me levai discrètement pour sortir, pousser mon vélo dans la rue et l'enfourcher. Je pédalai longtemps cette nuit-là. J'ignorais combien de précédents propriétaires avait eus cet engin, à combien de personnes il avait apporté de bonnes nouvelles, mais, de ce jour, il m'accompagna sur la partie du chemin la plus inoubliable de ma vie. Non seulement il me permit de me rendre fièrement au lycée durant un an et demi, mais après mon bac, je me rendis grâce à lui pendant deux ans au barrage où je travaillais et qui se trouvait à cinq kilomètres de chez moi; plus tard, c'est à vélo que je parcourais plus de cinquante kilomètres pour aller gagner ma vie à Luoyang et aider les miens durant la période la plus difficile de notre vie. Cependant, ce n'est pas le plus

important ; le plus important, c'est que ce vélo combla le besoin de vanité dont j'avais alors besoin, qu'il me permit de goûter à la beauté de la vie, d'avoir pleine confiance en l'avenir, de sentir que toutes les épreuves pouvaient être broyées sous ses roues ; il n'y avait rien de terrible en ce monde : il suffisait de donner un coup de pédale et aucun fleuve n'était infranchissable ; l'important était, en toute circonstance et quel que soit le moment, d'être prêt à pédaler. Je graissais régulièrement les parties rouillées de mon engin, le frottais jusqu'à ce qu'il brille et reluisse, le rangeais toujours précautionneusement, tout cela afin de faire tourner la roue de ma vie. Enfin j'atteignis l'âge de vingt ans et je partis pour l'armée ; et comme il y avait toujours des malades à la maison et que l'argent manquait, on vendit le vélo pour soixante yuans. Les années ont passé et j'ignore où se trouve mon vélo bleu. Peut-être ne fait-il plus partie de ce monde, peut-être a-t-il déjà été réduit en poussière, quoique je l'aie encore vu durant ma deuxième année au service de l'armée, un jour où je rentrais au village. Son propriétaire était un gars de la campagne, il revenait du marché et passa devant moi dans la rue. Sur le porte-bagages, il y avait un porc de plus de cent livres ; je compris que mon vélo avait à nouveau la charge de faire vivre une famille. Je le regardai longtemps, si usé par les ans, jusqu'à ce qu'il s'éloignât et disparût, dans la crainte de ne plus jamais le revoir.

En effet, je ne l'ai jamais plus revu. Aujourd'hui encore, lorsque je retourne dans mon village, je ne peux m'empêcher de scruter les alentours à sa recherche.